

Et, dans ce drame vulgaire, parfois grossier, dans ce drame assez mal construit, il y a deux scènes épisodiques qui sont charmantes : dans l'une, Priola séduit la coquette M^{me} de Valleroy ; dans l'autre, il vainc la résistance de la sévère M^{me} Savières. Comment M. Henri Lavedan a-t-il pu écrire ces deux scènes ?

Les principaux rôles du *Marquis de Priola* sont fort bien joués. M^{me} Bartet rend avec une exquise légèreté le rôle de M^{me} de Valleroy ; M. Dessonnes est plein de chaleur dans celui de Pierre Morain, le fils naturel du marquis. Quant à M. Le Bargy, qui fait le marquis, il est admirable. M. Le Bargy n'avait jamais donné, autant que dans ce rôle, les preuves d'un très haut talent. Tout, dans son jeu, est gradué à merveille. M. Le Bargy est spirituel, il est aimable, il est cruel, il est terrible. M. Le Bargy joue le marquis de Priola en grand acteur.

Il y a vingt-cinq ans environ, M. Anatole France publia les *Noces corinthiennes* ; il est heureux qu'on ait, enfin, joué cette belle œuvre : le spectacle en fut noble et consolant.

Phlégon de Tralles, affranchi d'Hadrien, auteur d'un *Recueil de Prodiges*, fut un compilateur médiocre et sans grande intelligence ; mais, d'un conte qu'il nous a conservé, Goethe fit un de ses plus fameux poèmes, et Phlégon de Tralles n'est pas tout à fait oublié. C'est ce même conte — Goethe en avait haussé les héros jusqu'à être les représentants de deux religions — que M. Anatole France a dramatisé dans les *Noces corinthiennes*, et il en a fait une image de la lutte entre ceux qui aiment la joie et la vie et ceux qui se tournent vers la souffrance et la mort.

M. Anatole France a débarrassé le vieux conte de Phlégon de l'appareil fantastique que lui avait gardé Goethe. Il n'y a pas de spectre dans les *Noces corinthiennes*, et c'est en rêve qu'Hippias voit les belles déesses Artémis et Aphrodite. A une pièce où l'on pleure la grâce agonisante de la divine Hellas convenait une gravité harmonieuse et sereine. L'ordonnance des *Noces corinthiennes* est d'une simplicité savante. M. Anatole France est un de ces génies heureux qui feuilletèrent souvent les exemples grecs, et qui y surprirent le secret des compositions claires et des paroles subtiles.

M. Anatole France a, dans ses vers, retrouvé le charme qu'André Chénier avait emprunté à Théocrite. Il y a, dans les *Noces corinthiennes*, des idylles qui enchantent. Depuis

longtemps, nous n'avions entendu au théâtre un poème d'une aussi pure noblesse, d'une élégance aussi aisée.

Il a su, au jeune Hippias, au vieil Hermas, pour qui le culte de la vie et de la joie, d'Aphrodite et de Dionysos, n'est pas aboli, — à l'incertaine Daphné, triste victime de la religion nouvelle, — opposer avec vigueur la morne Kallista. On frémit aux dures paroles de cette femme en qui le christianisme a tué tout sentiment de tendresse et d'amour. Le Dieu des Galiléens, celui qui aime la souffrance et la mort, s'est emparé de toute son âme ; elle a désappris le doux parler des sages qui se plaisaient au sourire des bois et des flots, car ils y devinaient la présence des belles Nymphes ; elle est de celles pour qui sont renversées les statues ; elle a lu les prophètes austères et son langage est âpre ; elle s'incline devant une croix, elle ne comprend que le sacrifice ; pour elle, le monde est désert, elle n'entend plus la voix mystérieuse des arbres et des sources, qui convie au bonheur ; la mort plane sur elle, et elle appelle les siens vers la mort. Il y a en Kallista toute la tristesse et toute la cruauté du christianisme.

Ce drame est émouvant en sa simplicité. L'aile de l'Ange noir a touché la pauvre Daphné ; elle ne peut plus être sauvée. Son amant n'éveillera pas en elle la force de la révolte ; elle succombera. Mais, du moins, elle mourra d'une mort élyséenne, et la flamme funéraire l'emportera avec Hippias vers les dieux heureux. Elle échappera à la mort lente et solitaire dans le froid silence des cellules.

On s'est réjoui au spectacle des *Noces corinthiennes*, malgré le peu de soin qui fut donné à la décoration de l'œuvre. La musique de M. Francis Thomé ne lui ajoutait aucun agrément. Mlle Piérat fut gracieuse dans le rôle de Daphné, M. Vargas élégant dans celui d'Hippias. Mais les autres acteurs — il en est, parmi eux, dont la coutume est d'être excellents — se sont, cette fois, cruellement trompés.

La Passerelle, de Mme Fred. Grésac et de M. Francis de Croisset, aurait pu être une comédie charmante. Malheureusement, rien ne la justifie. Les auteurs ont pris soin, eux-mêmes, de montrer combien est invraisemblable la donnée de leur pièce. D'ailleurs, leur second acte est assez habilement conduit, et, comme il est joué par Mme Réjane, et aussi par M. Tarride, on peut y prendre quelque plaisir.

D'un roman épique de M. Emile Zola, d'un livre farouche et superbe, de la **Terre**, MM. Raoul de Saint-Arroman et